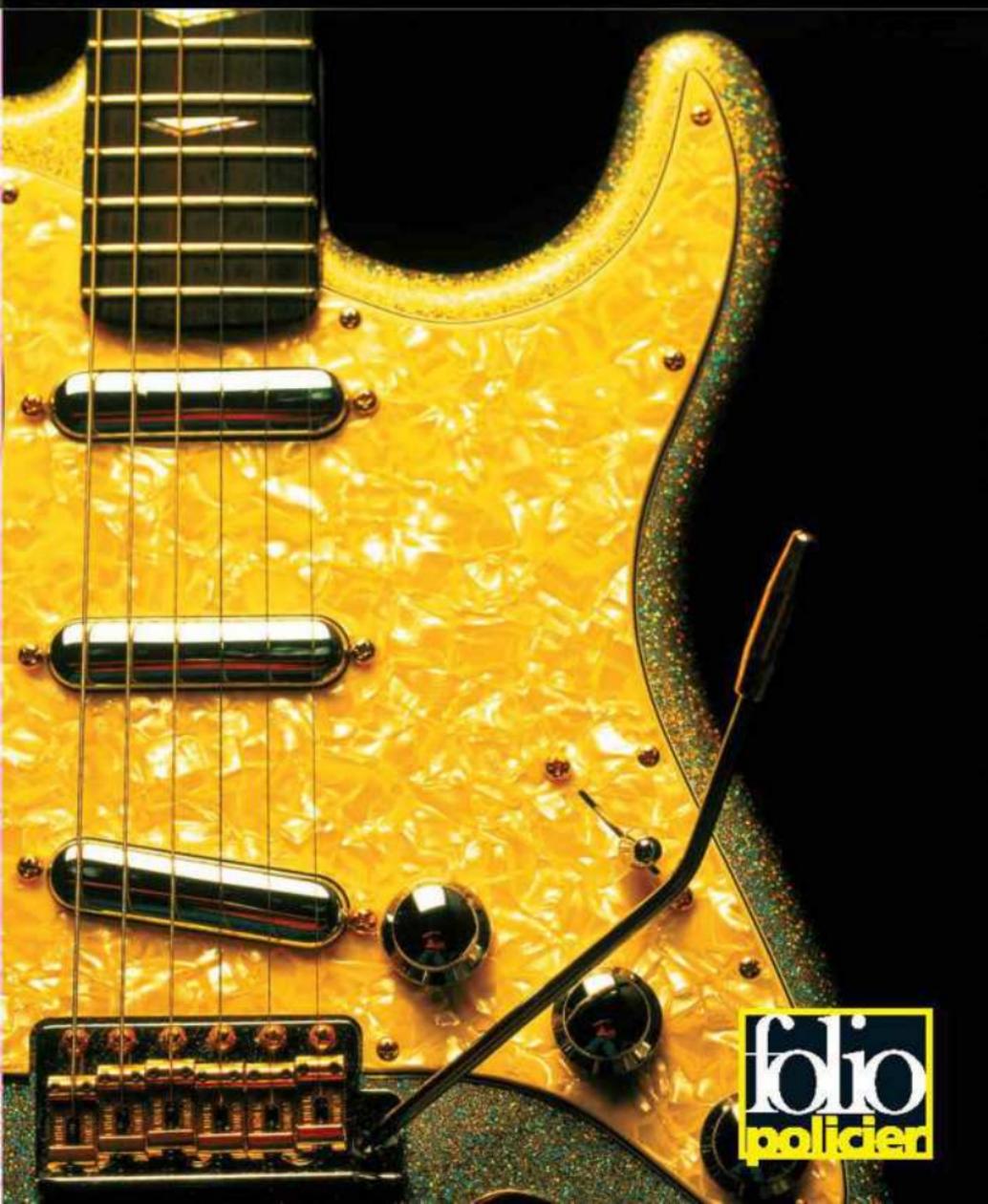


Caryl Férey

La jambe gauche de Joe Strummer



folio
policier

FOLIO POLICIER

Caryl Férey

La jambe gauche de Joe Strummer

Une enquête inédite de Mc Cash

Gallimard

L'auteur a bénéficié, pour écrire ce livre,
d'une bourse du Centre national du livre.

© *Éditions Gallimard, 2007.*

Caryl Férey, né en 1967, écrivain, voyageur, s'est imposé comme l'un des meilleurs espoirs du thriller français avec la publication de *Haka* et *Utu* (prix Sang d'Encre 2005, prix Michel Lebrun 2005 et prix SNCF du polar 2005) consacrés aux Maoris de Nouvelle-Zélande. *Plutôt crever*, initialement paru en « Série noire », inaugure une nouvelle série d'enquêtes menées par Mc Cash, le flic borgne sans prénom. *La jambe gauche de Joe Strummer* en est la suite.

« We are accidents
Waiting
Waiting to happen. »

T. YORKE

*À mon vieux frère
Jacques Bouscatié,
et au jeune JB,
strummeriens de première.*

Garageland

— Ça doit vous faire un mal de chien, non ?

— Contentez-vous de faire votre boulot, répondit Mc Cash.

Il flottait dans la pièce comme un avant-goût d'euthanasie.

— La gestion de la douleur fait aussi partie de mon travail, précisa le médecin.

Les poings serrés sur la table de consultation, Mc Cash laissa le spécialiste inspecter son œil mort. Bonnier, c'était son nom. Le premier sur la liste des Pages jaunes.

Le médecin se munit d'une petite ventouse qu'il colla à la prothèse avant de l'ôter. L'odeur l'avait alerté et le spectacle de l'orbite vide était à la mesure de ses craintes.

Mc Cash ne bronchait pas. Ce type était le premier depuis trente ans à voir son moignon. Un coup de crosse lui avait crevé l'œil. Depuis cet incident, Mc Cash vivait son côté droit

comme un angle mort, un endroit d'où le danger pouvait surgir à tout instant. Pour dissuader quiconque d'y stationner, l'Irlandais s'était affublé d'un bandeau de cuir noir et d'une gueule d'enterrement, en guise de deuil.

Son côté droit l'obsédait.

Son côté droit le rendait agressif.

Son côté droit le démangeait, comme un amputé du cerveau. Comme si son identité s'était réduite à un bout de cuir.

Le médecin ophtalmologiste eut une moue de circonspection devant l'ampleur des dégâts.

— Pas joli-joli, dit-il en pinçant ses narines. Depuis quand vous n'avez pas nettoyé votre prothèse ?

— Jamais, répondit Mc Cash.

— On ne vous a pas dit qu'il fallait la désinfecter tous les deux ans ?

— Je devais avoir autre chose à faire.

— Ah oui ? Et vous l'avez depuis quand ?

— 78.

— 78 ? Vous voulez dire que vous portez la même prothèse depuis plus d'un quart de siècle et que vous ne l'avez jamais fait nettoyer ?

— On ne nettoie pas une poubelle, rétorqua Mc Cash.

Bonnier releva sa moustache poivre et sel.

— Il ne s'agit pas à proprement parler d'une

poubelle mais d'un globe oculaire. Pourquoi ne vous en êtes-vous jamais occupé ?

— Je vous l'ai dit : j'étais pris ailleurs.

— Eh bien, souffla le spécialiste, si tous les malades étaient comme vous, la plupart des médecins se recycleraient dans les Pompes funèbres !

— Oh oh oh.

Très loin du rire, Mc Cash laissa le médecin récurer son orbite vide. Ça faisait effectivement un mal de chien.

— Je ne sais pas ce que vous fabriquez dans la vie, renchérit Bonnier, mais outre le fait qu'une prothèse se lave tous les deux ans, on est également censé la changer environ tous les cinq ou six ans... Vous cumulez les négligences, monsieur Mc Cash. Fatalement, votre orbite s'est infectée.

— Ça me fait une belle jambe.

— Vous êtes toujours aussi aimable ?

— Rarement en présence d'un médecin.

— Nous sommes pourtant là pour vous soigner.

— Je veux juste arrêter de souffrir.

Mc Cash serra les dents tandis que l'autre extirpait une compresse assez infecte de son trou. Le borgne n'en était pas à sa première crise ; leur durée était variable — cinq minutes

pour les plus fulgurantes, dix heures pour la plus longue. Il s'enfermait alors dans la douleur, claquemurait les persiennes comme si d'autres démons pointus pouvaient pénétrer dans son crâne et n'en ressortait qu'abruti de fatigue, neurones fendus, plus mauvais que jamais.

Enfin, le spécialiste réintégra l'œil de verre.

Sur le coup, Mc Cash ressentit une vague sensation de fraîcheur.

— Bon, soupira Bonnier, on a paré au plus pressé. Inutile de vous préciser que vous devez changer de prothèse au plus vite. Je vais vous faire une ordonnance pour un rendez-vous chez l'oculariste. Il prendra l'empreinte de votre moignon pour une nouvelle prothèse. L'opération est indolore, ajouta-t-il comme si cela changeait quelque chose. Vous demanderez ses coordonnées à ma secrétaire en sortant... Passons maintenant à l'autre œil...

Il plongea sur l'iris vert de l'Irlandais, toujours crispé sur la table de consultation, et se redressa bientôt, l'index fouillant sa moustache broussailleuse comme s'il y cherchait un diagnostic.

Bonnier ne fit pas de mystère : la maladie gagnait, Mc Cash avait déjà perdu trois dixièmes sur les neuf qui lui restaient, il fallait désormais abandonner la lentille, qui soit dit en passant ne

valait plus tripette (« vous la nettoyez des fois ? ») pour une paire de lunettes... Pas des petites en ronce de noyer, genre luxe discret d'intellectuels parisiens, non : de véritables culs de bouteille, des Duralex de la Sécu avec le numéro au fond !

— Continuez comme ça, conclut l'ophtalmologiste, et vous allez finir aveugle...

Mc Cash tressaillit mais ne dit rien : il enfila son bandeau, remplit le chèque d'une écriture barbare, papier qu'il envoya planer sur le bureau avant de vider les lieux sans un merci, à peine un au revoir. Quant à la secrétaire qui souriait béatement devant la salle d'attente, c'est tout juste s'il lui adressa un regard : elle était plate comme une huître et sa façon de se tenir rappelait le soldat anglais en faction.

Mc Cash ne prendrait pas rendez-vous. Il ne changerait rien. Ni la prothèse, et encore moins la lentille. Il préférerait pourrir sur pied plutôt que de se soigner : se soigner pour quoi faire ? ! Vivre à nu, sans bandeau, avec des lunettes comme des téléviseurs à travers la gueule ?

Mc Cash rentra à pied, le cœur comme un pavé en chute libre au fond d'un puits. Les vertus de l'abîme.

Career opportunities

Ce n'est pas parce qu'on méprise son époque qu'on apprécie la solitude. Mc Cash vivait seul au dernier étage d'un immeuble qui donnait sur la rade de Brest, enterré dans sa cervelle. À cinquante et un ans, il n'avait plus de prénom ni de femme. Angélique avait foutu le camp, comme le reste. À force de mutations, Mc Cash avait égaré ses amis, tous ces vieux camarades d'illusions perdues, l'IRA avait officiellement déposé les armes, ses collègues le faisaient chier, sa dernière maîtresse l'avait informé par texto qu'elle se mariait avec un autre et Joe Strummer venait de mourir, le laissant orphelin d'une époque qui, à l'image de son ex-femme, n'en finissait plus de foutre le camp.

Dans son genre, Mc Cash avait pourtant de l'envergure. Les femmes raffolaient de sa belle gueule de loup, de ses bras trop grands pour les laisser si mal aimées, de son sourire d'Apache

quand il leur scalpait deux mots d'amour au fond du grand canyon ; ajoutez une lente démarche chaloupée, une énergie de titan cassé et de grandes mains étonnamment douces, et elles se jetaient à ses pieds en le traitant de divin salaud.

Cela n'avait pas empêché Angélique de partir. Quinze ans déjà. Avec le premier venu, un dentiste, un arracheur de dents, ou un vendeur, enfin, elle l'avait quitté pour un homme qui lui avait proposé un avenir. Le sien était bouché.

Comme son œil.

Comme la rade de Brest qui, par la vitre de l'appartement, s'étendait à perte de brumes.

Mc Cash alluma une cigarette, pas meilleure que les autres. Plus bas, on apercevait le port de commerce, ses grues au chômage et ses dockers qui allaient consommer leur divorce avec la société dans les bars où la bière n'excédait pas encore deux euros. Ici on s'achevait à peu de frais. L'avantage de la province.

Mc Cash avait atterri à Brest comme au bout d'une fugue improbable vers la mer, impossible Far West. Il y avait eu Paris, Créteil, puis Rennes, et maintenant le Finistère, qui pour lui se résumait à la rue de Siam, le quartier de Recouvrance et quelques bières associatives avec Bloas, le peintre, rare rescapé de ses virées

noctambules. La presqu'île de Crozon-Morgat était à peine à une heure de voiture, Mc Cash s'y était rendu une fois mais n'y avait plus remis les pieds — toute cette beauté lui fichait le cafard.

Assis sur le canapé du salon, l'Irlandais observait la gueule noire du .38 posé sur la table, entre les mégots de pétard et les capotes en vrac. Il serait bientôt aveugle : quelques mois, avait dit le spécialiste... Lui qui n'avait jamais pris de décisions qu'au pied du mur s'y retrouvait une fois de plus acculé, prisonnier de sa politique d'extermination.

De la jouissance comme mode de survie, il n'avait finalement gardé que le nihilisme : une simple pression sur la queue de détente, un effort, le dernier, et il n'y paraîtrait plus. Que laisserait-il ? Une femme qui l'avait quitté, un monde de vendeurs de bagnoles, des criminels en col blanc qui risquaient au pire le sursis, des carrières politiques aux ordres de la contre-offensive réactionnaire, un tas de femmes oubliées, ses vieux disques de rock...

Le vent du large poussait contre les vitres poisseuses de l'appartement. Mc Cash empoigna son arme de service, chargée, et sans plus réfléchir la pointa contre son œil mort. Tout lui remonta à la gorge : 78, Belfast, le concert de

soutien aux victimes du Bloody Sunday quand l'armée anglaise avait tiré sur les manifestants, les Clash qui foutaient le feu à sa jeunesse, Mc Cash qui se chargeait de le propager aux bâtiments administratifs, Strummer massacrant les planches, sa jambe gauche battant furieusement le sol comme pour en réveiller la terre et les hommes qui étaient dessus, les échauffourées après White Riot, l'intervention de l'armée d'occupation, les courses folles dans les rues, le pub enfumé où il s'était réfugié le cœur battant, la rousse aux yeux d'or qui l'avait attiré là, deux ou trois contacts qu'il reconnaissait parmi la foule opaque, les rires pour sabrer la peur, et la soirée qui continue, quelques whiskies à la santé de ce bon vieux Joe, «son ami son frère», l'âme rock d'une époque où l'utopie ne se résumait pas à survivre à la prochaine catastrophe écologique et sanitaire, autant de bières bues à la santé de l'Irlande républicaine, puis soudain les portes qui claquent, les soldats qui investissent les lieux, la stupeur, l'effroi, les cris, les verres qui se brisent, ceux qui cherchent à fuir, ceux qui résistent, ceux qui comme lui se jettent dans la mêlée, les coups, un blondinet casqué étendu à ses pieds, lui les poings en sang amorçant un repli stratégique vers la sortie et, venu de nulle part, le coup de crosse qui lui écrase la

rétine et le laisse pantois, l'arcade fracturée, l'œil ne tenant plus qu'à des larmes de sang... L'opération, le procès, son expulsion du pays après l'assassinat de Lord Mountbatten¹, l'arrivée en France, les études de droit pour défendre d'autres réfugiés politiques, l'agonie de Bobby Sand sous l'œil impassible de la mère Thatcher, et puis cette thésarde aux yeux de glacier bleu qui le transperçaient de part en part, Angélique, pour qui il ferait n'importe quoi, à commencer par rentrer dans la police...

Venu de la mer, un courant d'air fit claquer la fenêtre de la cuisine. Dans une sorte d'élan compulsif, la sonnette retentit depuis la porte d'entrée.

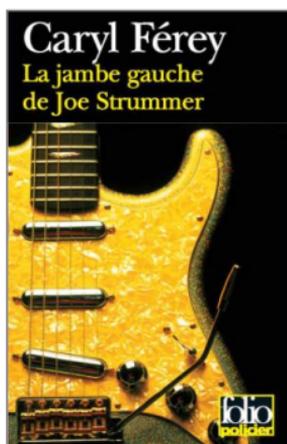
Mc Cash pesta dans sa langue maternelle — personne ne venait jamais dans sa grotte — et se leva avec l'envie renouvelée de raser la terre entière.

La sonnette insistant, il arracha littéralement la porte d'entrée, qui se fracassa contre le mur.

Le postier eut un geste de recul ; face à lui se tenait un borgne d'un mètre quatre-vingt-huit qui le fixait, sanguinaire, un revolver à la main.

1. En 1979, l'IRA tuait le cousin de la reine d'Angleterre.

139581



La jambe gauche de Joe Strummer Caryl Férey

Cette édition électronique du livre
La jambe gauche de Joe Strummer de Caryl Férey
a été réalisée le 30 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070320141 - Numéro d'édition : 239008).

Code Sodis : N50183 - ISBN : 9782072451980

Numéro d'édition : 232981.